

Aux sources du Sud-Ouest

7 histoires des rivières de notre région



Aux sources du Sud-Ouest

7 histoires des rivières de notre région

Par Pierre Tilinac

Table des matières

Les quatorze sources de **Latour-Martillac** (47) qui inspirèrent Monet

La Nive (64) : deux sources pour une seule rivière

Le plus long siphon du monde à **la source du Coly** (24)

À **Salies-de-Béarn** (64), une eau plus salée que la mer

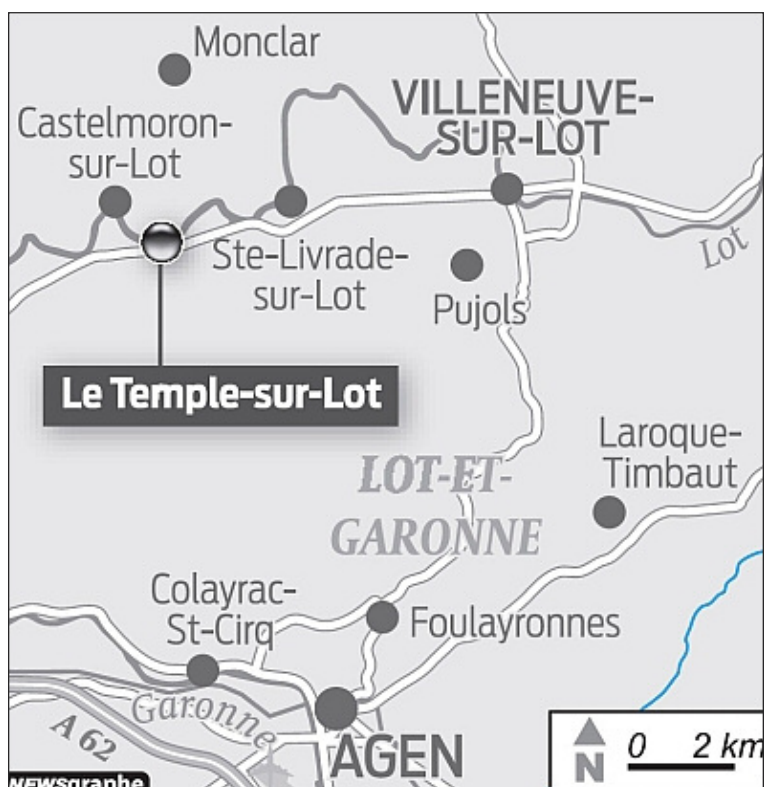
La Leyre et le mystère de ses origines (40-33)

Les trois sources miraculeuses de **Losse** (40)

À **Saint-Dizant-du-Gua** (17), un bleu comme on n'en voit jamais

Les quatorze sources qui inspirèrent Monet

Théâtre des travaux d'hybridation qui ont créé de nouvelles couleurs de nénuphar, la pépinière de Latour-Marliac en Lot-et-Garonne, fondée en 1875 au Temple-sur-Lot, a fourni les célèbres nymphéas.



Un ruisseau. Deux puits. Quatorze sources. C'est dans l'une d'entre elles que les nymphéas tropicaux passent l'hiver. Ils en ressortent début mars pour être placés sous des serres, avant de repartir dans leurs bassins pour la saison.

Ici, l'eau est partout, et les nénuphars sont chez eux. La pépinière de Latour-Marliac abrite l'une des plus belles collections de nénuphars au monde avec près de 300 variétés de nymphéas rustiques et tropicaux. Elle a reçu le label du Conservatoire des collections végétales spécialisées, qui lui a attribué le titre de « collection nationale ».

C'est ici que Claude Monet commanda les nénuphars pour son célèbre jardin d'eau à Giverny. Les nénuphars que l'on voit sur ses toiles avaient grandi dans des bassins aménagés aux portes du village du Temple-sur-Lot.

À l'Exposition universelle

Les bons de commande signés par l'artiste figurent en bonne place dans les archives de la pépinière plus que centenaire. « On peut s'étonner de constater que les ouvrages historiques relatifs aux toiles les plus célèbres de Claude Monet ne font que peu ou pas mention du rôle joué par Latour-Marliac », regrette Robert Sheldon, l'actuel propriétaire du site. « On peut pourtant soutenir l'idée que ces peintures figurent parmi les premières mentions de nénuphars d'eau non blancs poussant en Europe. »

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le seul nénuphar résistant d'Europe était en effet un blanc. Grand voyageur et amateur de nymphéas, Joseph Bory Latour-Marliac eut l'idée de croiser cette variété avec d'autres plantes venues d'ailleurs. Il utilisa, entre autres, un nénuphar blanc qui poussait rouge dans un lac de Suède et un autre blanc

qui devenait rose dans un étang du Massachusetts. Il lui fallut une dizaine d'années pour mettre au point une technique d'hybridation fiable et inventer de nouvelles couleurs.

Un nénuphar géant

C'est en 1875 qu'il fonda ici sa pépinière. Et c'est probablement parce que l'eau y coulait en abondance qu'il choisit ce site pour développer ces nouvelles cultures, alors qu'il possédait de nombreuses autres propriétés dans la région. Persuadé d'avoir construit une collection d'une grande originalité, avec des fleurs qui allaient d'un jaune délicat à un rouge intense, il la présenta à l'Exposition universelle de Paris de 1889.

Installés dans les jardins d'eau devant le Trocadéro, les nénuphars lot-et-garonnais reçurent un premier prix et suscitèrent l'admiration de Claude Monet.

Depuis, beaucoup d'eau a coulé dans les canaux de Latour–Marliac. La pépinière a changé de mains plusieurs fois. Elle a été reprise en 2006 par Robert Sheldon, un Américain qui a trouvé les moyens d'assouvir ici sa passion pour les nymphéas, la France et le business. Claude Monet ne reconnaîtrait sans doute pas tous les nénuphars qui prospèrent désormais dans la propriété réaménagée pour mieux accueillir le public. Une serre abrite notamment un nénuphar géant d'Amazonie. Ses feuilles peuvent atteindre plus de 2 mètres de diamètre. Sa fleur hermaphrodite s'épanouit pendant deux nuits seulement et meurt au petit matin.



La Nive : deux sources pour une seule rivière

Suivez le parcours de la Nive dans les Pyrénées Atlantiques, paradis pour les pêcheurs, résurgence d'un torrent, jeune rivière qui court sur des cailloux ou petit ruisseau de montagne.



Michel Tihista a toujours vécu au fond de la vallée, à quelques minutes du bourg d'Estérençuby. C'est son arrière-grand-père qui avait créé, en 1870, le café-restaurant qui ne s'appelait pas encore Les Sources de la Nive. On y recevait, dit-on, des bergers et des contrebandiers, une clientèle qui fréquentait encore les lieux dans les années d'après-guerre. À l'époque, dans ce bout du monde, la route n'allait pas plus loin. Français et Espagnols traficotaient presque tranquillement. À la saison des palombes, Michel Tihista montait à dos d'âne le strict nécessaire pour ses clients chasseurs qui passaient la journée sur le plateau, à plus de deux heures de marche : les fusils, les cartouches et de bonnes bouteilles. « Maintenant, il y a une route mais plus beaucoup de palombes », sourit-il. Dans la Nive, les truites aussi sont moins nombreuses qu'autrefois, mais elle reste un paradis pour les pêcheurs.

Résurgence d'un torrent

Ici, elle n'est qu'une toute jeune rivière qui court sur les cailloux gris. L'eau qui passe au pied du bâtiment sort de terre, quelques centaines de mètres en amont. On y accède facilement par un petit chemin. Mais si cette « source de la Nive » est bien la Nive, ce n'est pas vraiment la source. Elle est une résurgence d'un torrent souterrain qui vient de plus haut. Pour la dénicher, il faut reprendre la voiture. Emprunter la route qui passe à droite de l'hôtel et s'enfonce dans la forêt. En haut, elle vient buter contre une autre route. À droite, au milieu des rochers, elle monte vers l'Urkulu et redescend vers Saint-Jean-Pied-de-Port, à contre sens des pèlerins qui marchent vers Roncevaux, première étape espagnole sur le chemin de Saint-Jacques. C'est cet itinéraire que l'on peut choisir pour le retour.

Pour l'instant, il faut tourner à gauche, même si aucun panneau ne signale une quelconque direction. La route se perd sur le plateau d'Irupile, une terre nue livrée au vent et aux moutons et où quelques bornes couleur pierre marquent discrètement la

frontière. Elle s'arrête trois kilomètres plus loin. Toujours pas un seul panneau à l'horizon.

La grotte d'Harpéa

La Nive qui coule en bas n'est qu'un petit ruisseau de montagne. C'est un peu plus loin qu'elle disparaît sous terre pour un parcours qui n'a jamais encore été décrit précisément. Ici, elle s'enfuit encore à l'air libre, long ruban de lumière dans un paysage de verts et de gris sur lequel glissent les ombres vagues des nuages.

Pour la rejoindre, il faut descendre tout droit en direction de la grotte d'Harpéa. Elle a été créée par un plissement qui se dessine de façon très nette autour du trou noir qui attire le regard. Elle sert d'abri aux moutons en été et aux chevaux en hiver.

La frontière traverse la Nive, une centaine de mètres en amont de la grotte. Ce paysage paisible, que rien ne semble devoir troubler, fut autrefois l'enjeu d'âpres bagarres entre bergers et éleveurs qui se disputaient les terres pour leurs troupeaux. De nombreux randonneurs font demi-tour juste après avoir franchi le petit pont de bois qui enjambe le ruisseau.

Pour trouver la source, il faut pourtant aller encore plus loin, soit en traversant la forêt, soit en marchant sur les crêtes en suivant des chemins incertains et jamais balisés. Là-bas, la Nive n'est qu'un mince filet d'eau qui s'échappe entre les cailloux sur les flancs du Mendizar. Il lui reste un long voyage de 80 kilomètres avant d'aller se perdre dans l'Adour, à Bayonne.



Le plus long siphon du monde à la source du Coly

En Dordogne, la source du Coly à la Cassagne est un lieu mythique pour les plongeurs et les spéléologues.



Nicolas Hulot a plongé ici pour « Ushuaïa », en 1994. Les téléspectateurs avaient pu le voir s'enfoncer dans la source, avant de faire demi-tour un peu plus vite que prévu. Pourtant, le site ne paye pas de mine. Le bassin, qui mesure une vingtaine de mètres de diamètre, est coincé entre la route et un vieux moulin. Si la couleur exceptionnellement bleue (ou verte) des eaux n'attirait pas irrémédiablement le regard, l'endroit pourrait presque passer inaperçu.

Le vieux panneau planté sur le bas-côté semble même conçu spécialement pour ne pas provoquer la curiosité des promeneurs. Il livre un minimum d'informations, dans un style parfaitement administratif : « Source du Coly. Profondeur : 10 mètres. Température moyenne : 12,5°. Accès interdit. »

Des colonnes d'eau

Difficile de faire plus laconique. Cela ne suffit pas à expliquer pourquoi le présentateur vedette de TF1 est venu tourner des images dans ce coin du Périgord. Comme toujours, la vérité est cachée. Ici, elle est enfouie à moins 9 mètres. C'est en effet à cette profondeur que débute un siphon qui a la réputation d'être le plus long du monde. En spéléologie, un siphon désigne un conduit naturel totalement noyé.

C'est par ce chemin qu'arrive l'eau qui sort de terre ici pour constituer la source du Coly, une petite rivière qui va se jeter dans la Vézère, quelques kilomètres plus loin. Quand de violents orages s'abattent sur la région, des colonnes d'eau surgissent par intermittence au milieu du bassin. En raison du bruit qui accompagne ce phénomène, les habitants de la région disent que la source « souffle », comme si un vent venu de nulle part s'était engouffré dans le siphon et faisait jaillir l'eau.

« Un gouffre extraordinaire »

C'est à partir de la fin des années 50 que les plongeurs ont commencé à s'y intéresser. Dans les années 90, le Suisse Olivier Isler a franchi les 4 000 mètres. Depuis, des plongeurs allemands ont frôlé les 6 000 mètres. Record du monde. Jamais des plongeurs ne sont allés aussi loin dans un siphon noyé. L'expédition avait duré plus de dix-sept heures, dont neuf pour la décompression.

« Les plongeurs capables de faire ça sont rares », souligne le Périgourdin Thierry Baritaud, qui a souvent exploré la source. « C'est une opération d'une quinzaine de jours, avec une vingtaine de personnes et du matériel très sophistiqué. »

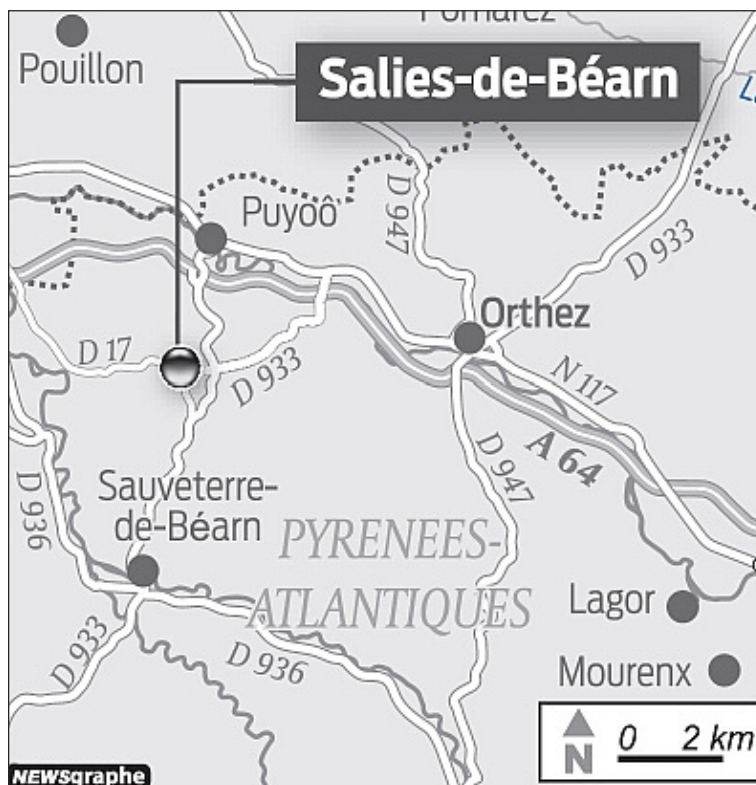
Le site est privé. Un petit panneau signale que la pêche, la baignade et la plongée y sont interdites. Sauf autorisation. « Pendant longtemps, il y avait bien quatre ou cinq plongées par an. Mais depuis deux ou trois ans, il y en a beaucoup moins », souligne Simone Donzeau, maire de La Cassagne, la commune sur laquelle se trouve la source. Tous les habitants connaissent un ou plusieurs événements en relation avec le siphon. En cas de grosse pluie, l'eau surgit de ces trous, que certaines personnes ont pu prendre pour des sources.

Mais ces petits canaux naturels creusés dans le sol ne sont rien à côté de ceux qui doivent serpenter dans les profondeurs de la terre. « En plus des 6 kilomètres du siphon, 30 kilomètres de cavités ont déjà été explorés sur son bassin d'alimentation. Forcément, quelque part, il doit y avoir un gouffre extraordinaire, quelque chose de bien plus important que Padirac », rêve tout haut Thierry Baritaud. Qui va le trouver ? Et quand ?



A Salies-de-Béarn, une eau plus salée que la mer

Le sel, ressource de Salies-de-Béarn dans les Pyrénées Atlantiques, a fait ses grandes heures. Et la production est loin d'avoir disparu aujourd'hui.



C'est un grand bassin empierré en plein cœur du village. On y accède de trois côtés par des escaliers. Les hommes plongent dans l'eau de grands seaux en bois de forme conique. Ils doivent se mettre à deux pour ramener chez eux ces barriques qui pèsent près de 100 kilos. Le lieu devait être le plus animé du bourg. On y voit des femmes, des enfants. On imagine les cris des jeunes, les hommes qui s'interpellent, les disputes avec les contrôleurs. Le tableau accroché dans le hall de la mairie n'a pas été peint par un témoin direct. Il a été réalisé à la fin du XX^e siècle. Mais comme on n'a encore jamais trouvé de gravure originale, c'est à peu près la seule image dont on dispose pour essayer de faire revivre la source d'eau salée au XVIII^e siècle qui marquera la fin de la grande époque du sel à Salies-de-Béarn. Du XVII^e et XVIII^e : c'est de ces deux siècles que datent la plupart des maisons de la vieille ville.

Le sanglier qui parle

Ce n'est pas par hasard que l'habitat y est si concentré. Compte tenu du poids de ces tonneaux, mieux valait ne pas habiter trop loin du bassin. Il y avait aussi une autre raison : l'exploitation de cette eau était exclusivement réservée aux voisins de la source.

La fabrication du sel avait lieu à domicile. L'eau était reversée dans de grandes poêles qui chauffaient devant la cheminée. Après évaporation, il n'y avait plus qu'à nou y eri mourt, arrés n'y biberé » auraient été les derniers mots prononcés par l'animal qui parlait un excellent béarnais. En français : « Si je n'y étais mort, personne n'y vivrait. »

Sous terre, désormais

La source a aujourd'hui disparu. Elle coule dans une crypte quelques mètres sous terre, place du Bayaà, juste à côté de la mairie. Le lieu n'est pas ouvert au public, mais il le redeviendra peut-être un jour.

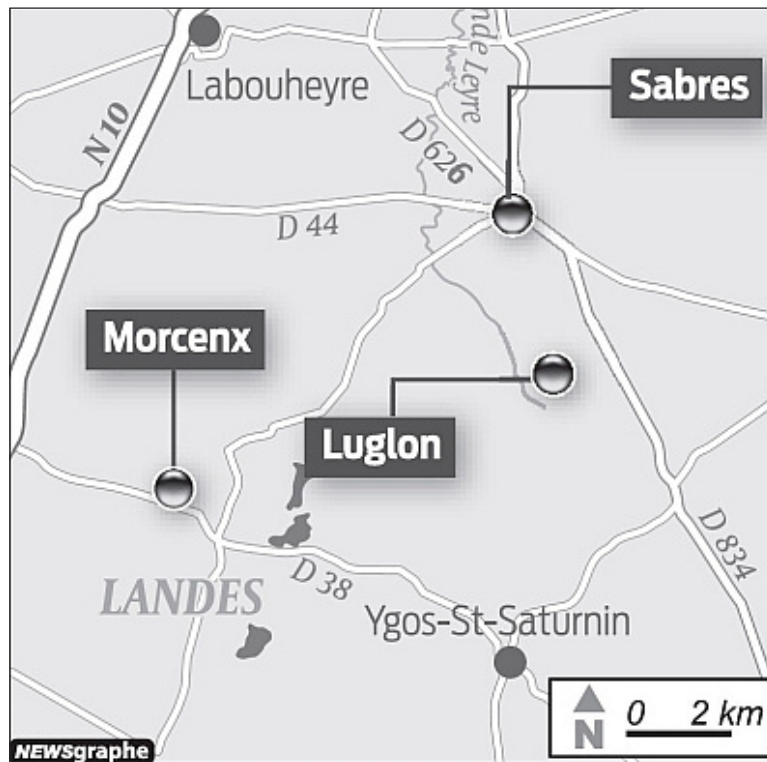
Les propriétaires continuent tout de même à se transmettre leurs droits d'exploitation de génération en génération. C'est un règlement de 1587 qui a définitivement fixé la loi du sel. À peine remanié, c'est toujours lui qui organise la répartition des bénéfices. Aujourd'hui, 500 foyers environ peuvent y prétendre sur une population de 5 000 habitants. On les appelle des part-prenants. « On dit qu'après guerre, le dividende versé chaque année pouvait encore payer le cochon. Aujourd'hui, cela ne représente plus que 20 ou 30 euros par an », explique David Guilbot, de l'office de tourisme Béarn des Gaves. Pour être membre de cette corporation, il faut remplir deux conditions : être l'aîné(e) d'une famille de descendants des propriétaires de 1587, et résider dans la commune.

Le seul gros changement depuis le XVI^e siècle a été l'arrivée du thermalisme au XIX^e, suivie de la remise en forme au XX^e. Mais la production de sel est loin d'avoir disparu. Elle pourrait même connaître un nouvel essor sur un autre site. Presque toute la production locale est aujourd'hui utilisée pour fabriquer le jambon de Bayonne. On rêve maintenant de transformer la ressource en gros sel ou en fleur. Guérande a montré le chemin. Salies ne demande qu'à le suivre.



La Leyre et le mystère de ses origines

Née dans les Landes, la rivière se jette dans le bassin d'Arcachon en Gironde. Son origine reste un mystère.



Il n'y a que dans les livres d'école que l'on croit qu'une rivière prend sa source à tel endroit et se jette dans la mer à tel autre endroit. L'Eyre, qui se jette dans le bassin d'Arcachon, est une rivière sans source. Elle ne vient pas de nulle part, mais elle ne sort pas de terre à un endroit précis, et on ne peut même pas lui attribuer plusieurs lieux de naissance, comme c'est le cas pour de nombreux cours d'eau.

Parce qu'ils préfèrent un petit mensonge à une grosse incertitude, certains Landais ont voulu qu'elle prenne sa source dans le marais de l'Anguille. Le marais (braou en gascon) se trouve quelque part entre Vert et Luglon, au sud de Sabres. C'est un mélange de terre, d'herbe et d'eau immobile perdu au milieu de la lande et des pins, et que rien ne signale. « C'est effectivement l'une des hypothèses. Mais si l'on remonte à pied le cours de la rivière, on n'arrivera jamais ici », souligne Laurent Degrave, technicien rivière au Parc naturel régional des Landes de Gascogne.

Fontaines guérisseuses

Ce ne sont pourtant pas les sources qui manquent dans les Landes de Gascogne. Hervé Goulaze, de la mission patrimoine culturel du parc, a recensé plus de 160 fontaines et sources guérisseuses. Elles soignent à peu près tout et elles ont toujours leurs fidèles. Mais ce n'est auprès d'aucune d'elles que l'Eyre sort de terre.

D'ailleurs, ici, l'Eyre n'existe pas. La rivière ne prend ce nom qu'après Moustey, l'endroit où se rencontrent la Petite Leyre et la Grande Leyre . La Petite prend sa source à l'intérieur du camp militaire de Captieux. Le camp s'étend sur plusieurs milliers d'hectares, à cheval sur les départements des Landes et de la Gironde. Il est, comme il se doit, interdit au public. En revanche, rien n'empêcherait de tremper ses mains dans les sources de la Grande... à condition que l'on sache où elles se trouvent.

Si ce n'est pas précisément dans le marais de l'Anguille, c'est, dit-on, de toute façon quelque part autour de Luglon. La nappe phréatique peu profonde est partout à fleur de terre. Ici et là, l'eau sourd, fait naître des marais et dessine une multitude de tout petits ruisseaux qui finiront fatalement par faire une rivière sans que l'un ou l'autre puisse en revendiquer la paternité. Mais ce n'est pas tout.

Lagunes à brochet

La zone du Platiet se trouve un peu plus à l'ouest, entre Sabres et Morcenx. C'est aujourd'hui un immense plateau sans le moindre relief, livré au maïs . L'eau suit les fossés qui ont été creusés pour assainir le territoire. Autrefois, c'était une zone marécageuse plus ou moins insalubre, trouée de lagunes. Elle devait ressembler au marais de l'Anguille d'aujourd'hui. On y pêchait le brochet qui venait frayer. On y chassait aussi le gibier d'eau. Les grues, qui sont revenues depuis une trentaine d'années après une très longue absence, y nichaient avant de finir dans les assiettes.

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître à quelques-uns, c'est aussi de ce côté-là qu'il faudrait rechercher les sources de la Grande Leyre , mais sans aucune chance de trouver quelque chose qui y ressemble, dans ce paysage entièrement remodelé depuis Napoléon III.

Delta à l'arrivée sur le Bassin, 130 kilomètres plus loin, la Leyre est une sorte d'immense delta inversé à sa naissance, un réseau indémêlable de filets d'eau sortis de la nappe et dans lesquels on peut relire tout le passé de la région. Dans ces conditions, chercher les sources, ce n'est plus de la géographie. C'est d'abord de l'histoire.



Les trois sources miraculeuses de Losse

Presque oubliés, les bienfaits supposés des sources landaises de Losse ont été redécouverts à la fin du XX^e siècle.



Attention ! Ne touchez pas les bouts de tissu accrochés aux branches qui se balancent doucement au vent. Ceux qui les ont laissés là après les avoir frottés contre la partie du corps malade ont voulu abandonner leurs souffrances au fond d'un vallon enfoui sous les pins. Le malheur qui s'y trouve prisonnier n'attend qu'une occasion pour sauter sur le premier venu et prospérer à nouveau après un exil forcé.

Du moins, c'est ce que prétend la légende des sources de Moncaut, au cœur de la forêt des Landes de Gabardan.

Le mal des ardents

Les sources sont au nombre de trois. Saint-Georges y soigne les rhumatismes . Saint-Eutrope, les maux de tête. Et Saint-Antoine guérit des maux de ventre et du mal des ardents.

Cette maladie est aujourd'hui oubliée, ou presque, mais elle commit pas mal de ravages au Moyen Âge et jusqu'au XIX^e siècle. Elle était due à l'absorption de céréales contaminées par un champignon qui se développait dans le seigle. Il pouvait provoquer des convulsions, la gangrène ou des infirmités. Et certains malades restaient totalement prostrés, à tel point que cette affection a parfois été associée à la sorcellerie. Aujourd'hui, plus personne ne fait le déplacement pour le mal des ardents, mais le nombre de chiffons suspendus au-dessus des sources prouve que l'on vient encore solliciter l'intercession des saints pour essayer d'oublier ses douleurs.

« Il y en a même qui viennent de loin. Mais nous, quand nous avons mal, nous allons chez le toubib », s'amuse Gatien Lespes, un octogénaire qui connaît la

commune comme sa poche. Les sources n'ont pas toujours eu cette notoriété. Pendant des siècles, on a volontiers cru à leurs vertus et au pouvoir de leurs saints patrons, qui veillent aussi sur le pays. Après guerre, leur réputation a progressivement décliné. Les sources ont été envahies par le sable, et leur existence a même été presque oubliée. Ce n'est qu'à la fin du XX^e siècle qu'elles ont été ressuscitées et que l'on a redécouvert leurs bienfaits supposés en même temps que leur intérêt pour le tourisme local.

« Jamais d'argent »

C'est à peu près à la même époque que le vieil oratoire du XVI^e siècle a été reconstruit, un peu plus haut. On vient encore y déposer deux ou trois brins de bruyère ou un bout de papier sur lequel on a griffonné quelques mots à la mémoire d'un parent ou d'un ami disparu. Autrefois, on glissait par la petite fenêtre ouverte sur un mur latéral des sacs de maïs ou de haricots, maigre rétribution destinée à ceux qui assuraient l'entretien des lieux. « Jamais d'argent. Où on l'aurait pris ? » précise Gatien Lespes, qui se souvient de l'époque où l'on payait l'épicier en lui donnant des œufs.

Ceux qui avaient quelques pièces en poche pouvaient, s'ils le voulaient, en déposer une ou deux un peu plus loin, au pied de la croix en pierre plantée au bord du chemin. C'est devant ce petit monument qu'il était aussi conseillé de faire une prière pour que les saints exaucent les vœux des malades qui venaient d'accrocher un chiffon aux branches.

Les sources se trouvent à une dizaine de minutes en voiture du bourg de Losse. Prendre la direction de Bourriot-Bergonce. Au bout de quelques kilomètres, tourner à gauche. À partir de cet endroit, le parcours est fléché ou balisé en bleu.



Un bleu comme on n'en voit jamais

Le mystère des sources bleues de Saint-Dizant-du-Gua en Charente-Maritime a été élucidé. Pourtant, le charme demeure.



C'est comme si un morceau de ciel était tombé sur terre. Mais ce bleu qui capte le regard du visiteur n'est pas celui du ciel. Ce n'est pas non plus celui de l'eau. Cette couleur a plutôt quelque chose de minéral, la profondeur et la lueur de la pierre, un mélange rêvé de saphir et d'émeraude, léger comme un nuage que le vent pourrait réveiller. D'où vient cette lumière étrange, qui semble jaillir de l'intérieur ? Du cœur de la terre, disaient les anciens. Ils pensaient que les sources étaient sans fond et que celui qui s'y laissait tomber disparaissait à jamais.

Les larmes de la fée

Il y a très, très longtemps, une fée occupait les lieux. Elle était, faut-il le préciser, d'une extraordinaire beauté. Il arriva ce qui devait arriver. Elle tomba amoureuse d'un prince. Le jeune homme la quitta quelques instants pour aller parler mariage avec son père. Longtemps après, lorsqu'elle comprit qu'il ne reviendrait pas, elle se mit à pleurer. Ce sont les larmes qui coulaient de ses beaux yeux bleus qui donnèrent à l'eau la couleur qu'elle a encore aujourd'hui. Ici, les fées sont chez elles. La Fontaine aux fées. Le Miroir des fées. Les sources ont conservé leurs noms d'autrefois, même si les scientifiques ont fini par percer le mystère .

Ce bleu qui fascine les visiteurs, on le sait, n'a rien de magique. L'eau qui sourd en divers endroits sur cette terre saintongeaise vient du Massif central. Elle doit sa couleur à une algue microscopique, d'origine volcanique. Elle est présente dans chaque goutte d'eau qui coule ici, mais elle ne révèle sa présence qu'en quelques endroits. Pour que le bleu soit visible à l'œil nu, il faut en effet que l'algue atteigne une certaine densité. Et elle a donc besoin de profondeur pour faire advenir sa couleur.

Le parc classé

Regardez un petit trou creusé dans le lit du cours d'eau qui serpente d'une source à l'autre. Le bleu se devine plus qu'il ne se voit. Ce n'est qu'un pâle reflet hésitant et fragile qui flotte entre deux eaux. Pour donner toute sa puissance, il lui en faut davantage.

Les sources sont profondes. L'eau sort de terre à plusieurs mètres de la surface, presque 20 pour la Grande Fontaine. C'est là que le bleu prend toutes ses nuances, de la plus grave à la plus légère, au gré de la hauteur d'eau et de l'intensité de la lumière. « Plus c'est sombre, plus c'est bleu », résume Christian Thomas, le propriétaire des lieux. « Le soir, à la nuit tombante, c'est un long ruban de couleur qui coule au fond du parc. »

La tempête de 1999 a bouleversé le paysage. Heureusement, un joli sous-bois protège encore ce monde en bleu qui s'écoule au fond du parc de 13 hectares dominé par un château. Le parc, classé, a reçu le label Jardin remarquable de France. Le château est inscrit à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques. Le visiteur peut parcourir le parc librement, suivre les sentiers qui longent le cours d'eau, qui finit par se jeter dans l'estuaire de la Garonne, passer d'une rive à l'autre. Il peut aussi s'asseoir sur un vieux banc pour attendre qu'un bleu succède à un autre bleu. Une fée, peut-être...



Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à supplements@sudouest.fr. Vous pouvez également contacter la Documentation du journal : doc@sudouest.fr

Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPEO), société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €. Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31. Président directeur général : Olivier Gerolami. Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries. Réalisation : Documentation du journal Sud Ouest avec l'Agence de développement. Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K. Dépôt légal : à parution.

Photo de couverture par Guillaume Bonnaud. Photos des pages intérieures par les photographes de Sud Ouest.

Ce livre a été réalisé à l'aide de PressBooks.com.